

RECIT DE MARCEL SEGOND

I

Moi j'ai eu une vie simple. J'ai pas tant à raconter. Je partais le matin, avec le troupeau, je rentrais le soir – j'étais content quand il faisait beau, que les brebis mangeaient bien – et quand il faisait mauvais, je me disais : demain il fera soleil.

Mais dans le temps, tout le monde avait des bêtes par ici. A Blégiers, nous étions six ou sept qui avions des brebis. L'été, on les gardait à la montagne ensemble. Celui qui en avait beaucoup gardait plus, celui qui en avait peu gardait moins. Mais personne n'avait de gros troupeaux ! Soixante, quatre-vingt. Pas plus. Eh bé, ils gagnaient guère.

Ils dépensaient pas beaucoup non plus. Ils auraient acheté quoi ? Il y avait rien.

Il y avait même pas la lumière !

C'est en 1936 qu'on a eu l'électricité, j'avais dix ans, je m'en rappelle comme aujourd'hui. On était à l'autre maison là-bas, qui est détruite – vous voyez la trace des vieilles voûtes contre le rocher là-bas, juste en face, à l'entrée du village ? On vivait là, nous – et un soir ils nous ont mis la lumière ; c'était un peu tard déjà, je me rappelle. Oh cette lumière qui était venue... Oh tout le monde... c'était la joie. Une joie abominable.

Maintenant il n'y a plus de joie. Il n'y a plus de joie. Il y a de tout ! Et plus rien te fait rien. Oh putain depuis qu'on la demandait, cette lumière !

II

Vous avez vu : on est encerclés ! La roche elle part là, elle remonte, elle fait le tour, elle reprend là... Et là on la voit pas, mais elle doit y être aussi, la roche. On est encerclés de roche ! Un vrai cirque. On se demande quand ça s'est formé, tout ça ! Heureusement que la Bléone a rongé, rongé, rongé, pendant des milliards d'années...

Mais moi, quand j'étais jeune, je voulais pas faire le berger. C'est juste à cause de cette putain de guerre de merde ! Moi j'aimais les langues, à l'école. Je voulais apprendre toutes les langues, faire l'interprète ! J'avais eu mon certificat d'études, en octobre j'allais rentrer au lycée à Digne – et en septembre la guerre a éclaté. Là, je suis rentré dans une autre affaire. Mon père est parti, mobilisé, et je suis resté seul avec ma mère, et pendant six mois on est restés sans nouvelles. Et chaque jour on entendait : Untel est mort, untel aussi, et chaque soir ma mère pleurait. A la fin on a su que mon père était prisonnier en Allemagne. Six ans plus tard il est revenu. En attendant il y avait que moi pour mener le troupeau. Ça fait qu'à treize ans je me suis trouvé à faire le berger.

Heureusement que je connaissais le métier, déjà ! J'aurais été bien couillon. Heureusement que mon père, les jeudis et les dimanches, m'avait mené avec lui. Je connaissais la montagne. Sinon je me demande ce que j'aurais fait !

III

Alors j'allais à Triey, où on avait une bergerie, à Contèche aussi, je montais par le pré Lantelme, par la Liéresse – je vous montrerai – j'allais un peu là, un peu là-bas, et parfois ma mère me cherchait, parce que j'arrivais jamais. Parce que je faisais manger mes

brebis, le soir. Parce que les brebis, c'est pas le matin qu'elles mangent, c'est le soir ! Ah oui. J'avais la passion quand même.

Une fois je me rappelle, elles avaient passé la nuit à la Fayet. Elles pouvaient coucher dehors à l'époque, il y avait pas le loup comme maintenant ! Le matin je monte à Contèche, je pensais les trouver au-dessus de la bergerie : rien. J'entends rien. J'attends, les heures passent, j'attends encore, je mange un morceau à midi : toujours rien. Il faisait chaud, je me rappelle. Je dis mais c'est pas possible, où elles peuvent être ? Et d'un coup je les entends, ces coquines : elles passaient au trou là-haut, dessous les Fayards ! Et sur leur biais elles ont attrapé l'ubac de Merle et arrivées aux Faïsses elles baissaient, elles baissaient, jusqu'à la Font du Prat, et hop elles arrivaient à la Plane... Oh j'étais soulagé. Mais d'où elles venaient ? A ce moment-là il y avait pas de bois comme maintenant. C'était tout rase là. Alors celles-là, elles m'avaient bien eu ! Je m'étais fait du souci quand même. Je me disais mais où elles sont ? Je les entends pas !

Et voilà ma vie de jeune.

IV

Le plus mauvais c'est le brouillard. Ça c'est les plus mauvais jours. Brouillard et orage. Tant qu'il tonne pas, ça va encore. Mais quand tu vois l'éclair qui passe devant toi, oh là ! L'orage qui pète, c'est comme une guerre : Fuuuuuit, l'éclair plonge, il passe, il serpente, il monte, il redescend, c'est fou ! Le plus bel orage de ma vie, j'étais à Boule là-haut : de midi jusqu'à sept heures du soir il a tonné. C'était un 14 août. Depuis plusieurs jours il faisait bien chaud, mais tout restait calme. Midi arrive, je me mets sur la tête ronde là, je mange un morceau, je me couche pour la sieste... A un moment, il me semble que sur les oreilles, il me tombe des gouttes. Je dis, qu'est-ce que c'est ? Je me dresse : Oh putain... depuis les montagnes de Prads là-bas, tout ce travers, il venait une bourrasque ! J'ai dit, cette fois nous y sommes. Je me mets sous le parapluie, et là ça commence. Et ça commence. Oh. Pffff, l'orage c'est terrible. Il tourne là, il tourne, il tourne. Et les brouillards, quand tu vois qu'ils tournent, les brouillards... c'est mauvais. Jamais j'ai revu un orage pareil. Des fois je regardais par dessous mon parapluie : Brrrrrrm, tonnerre !

Mes brebis bougeaient pas. Elles se mettaient bien la tête l'une sous l'autre. Mais mon beau-père qui gardait au Puy, on a su après que ses brebis s'étaient mises à filer. Jamais il faut filer, sous l'orage. Si vous déplacez l'air, ça attire le tonnerre ! Ses brebis avaient attiré la foudre, il en est mort vingt-cinq, et le père de Simone est resté ébloui. Ils l'ont trouvé le lendemain. Toute la nuit il est resté sans rien voir, à sentir ses brebis à côté de lui.

V

Pire que les orages : on a eu les Allemands. J'avais dix-sept ans quand ils sont arrivés. Ils voulaient nous expédier chez eux là-bas pour travailler. Alors beaucoup partaient se cacher dans les montagnes. Moi je pouvais pas laisser ma mère toute seule. Mais d'une façon ou d'une autre, on était tous réfractaires. Et quand le bruit courait que les Allemands allaient passer, les vieux nous disaient : Allez allez, les jeunes, faites un tour ! On prenait la musette, on montait à la bergerie de Contèche.

Une fois je me souviens, arrivés là-haut, je sais plus si c'est moi ou un autre qui a dit : Té, si on allait au Moure ? C'est la grosse tête qui dépasse de la crête, juste en face de vous là. Pour y monter, faut savoir passer au bon endroit, par derrière. Du Moure, on voit de partout ! Ah, on voit bien ! On y a passé des moments ! Couchés dans l'herbe on se roulait des cigarettes, et on restait longtemps, longtemps, et avec nos jumelles, ce

jour-là, on regardait tout ce qui se passait dans la vallée. Les Allemands s'arrêtaient à Blégiens. Ils tournaient dans le village. On regardait juste, juste à travers les herbes, pour pas se faire repérer. Et ça durait, ça durait. L'un de nous disait, ils vont pas y passer la nuit quand même ! Et l'autre qui dit, là tu verras, on y est pour deux ou trois jours ! Oh je dis, c'est pas possible. Enfin, ils partent puis, mais vers le tard. Ils sont partis, mais de tard, tard, tard. Et on est redescendus au village.

VI

Là maintenant on rigole, mais à ce moment on rigolait pas. Le soir du 25 juillet 1944, le jour de la fête de Prads, vers minuit, j'étais dans mon lit, à l'ancienne maison où nous restions avec ma mère – d'un coup j'entends un camion qui racle le mur en bas. Brrrouh ! Un bruit ! Je dis, qu'est-ce que c'est ? J'entends : Halte, halte ! Je dis oh putain, cette fois tu y es. J'ai passé une paire de pantalons, une chemise, j'ai dit, tu pars. J'allais passer par les écuries, par derrière, monter en colline, mais en chemin vite vite j'ai réfléchi, j'ai dit si tu fais ça... j'avais entendu des histoires... ta mère est là... qu'est-ce qu'ils vont lui faire ? Ils vont voir que ton lit est défait. Ils vont dire, qui c'est qui couchait là ? Vite j'y retourne, et je me recouche, déjà j'entends le bruit des bottes contre la porte. Pan ! Puis qu'ils montent les escaliers. Ils entrent dans la chambre. Avec leurs lampes électriques là, avec la mitrailleuse, ils étaient huit. Casqués et tout. Le premier me dit : Vous, maquisard ! Maquisard. Je dis non, je suis pas maquisard, je suis là dans le lit... j'aide ma mère, elle est toute seule... Ils me disent : Carte d'identité. Je me lève, je mets mes pantalons, et puis je cherche, je cherche, je trouve pas ma carte d'identité. Putain j'ai dit, cette fois tu es bon pour le service ! Ma mère se lève aussi. Elle cherche aussi. Ils disent : Un quart d'heure. Si dans un quart d'heure, pas carte d'identité... Et ils s'en vont. Ils s'en vont. Ils s'en vont. Mais ils avaient entouré le village, tu pouvais plus sortir là. Il y avait trois cents soldats. On cherche, on cherche, on cherche.

VII

Enfin on la trouve, dans un tiroir, dans la cuisine. Et puis ils reviennent. Ils reviennent. Ils la regardent, ils discutent entre eux... Je comprenais rien, mais je voyais qu'elle leur plaisait pas trop, cette carte d'identité. Et ça durait ! Et de temps en temps : Vous, maquisard ! Dix-huit ans, maquisard. Tous maquisards ! D'un coup, ma mère leur dit : Son père est prisonnier chez vous là-bas, il pose le ballast pour les chemins de fer à la frontière polonaise. Et vous voulez encore y mener mon fils ? Alors menez-moi aussi, comme ça on y est tous ! Regardez cette photo, si vous voulez pas me croire, regardez !

Et ils ont vu, sur la photo de mon père, qu'il y avait le tam-pon du camp, du stalag. Et là ils ont eu comme un air de recul. Et ils sont partis.

Mais ils sont montés à Prads, et là ils en ont pris une quinzaine. Des jeunes qui faisaient le maquis dans une campagne au-dessus : au Serre, dessus la Favière. Comme cette nuit-là, c'était la fête de Prads, ils avaient tous fait la bringue et couché au village. Les Allemands les ont pris tous ensemble, ils les ont fait monter à l'aire où ils restaient, ils les ont fait s'aligner devant le mur de la maison... et une rafale de mitrailleuse.

En partant ils ont tout incendié. Si vous y allez, vous verrez encore les ruines. Et quatre ou cinq fermes qui ont brûlé cette nuit-là, sur toute la commune.

VIII

Et ça a duré cinq ans, cette vie. Cinq ans de guerre. Pas loin de six. Six hivers. Il y en avait puis marre. Le troupeau allait de plus en plus mal. Le dernier hiver, comme on n'avait pas pu ramasser le foin, les bêtes n'avaient plus rien à manger. Il a fallu en vendre, déjà qu'on n'en avait point. C'est là que je me suis engagé avec un patron pour la transhumance.

Jules Boyer, il venait de perdre sa femme. Marguerite, la malheureuse, elle avait sauté une barre. Un soir qu'elle était à la cabane de Chanabaja avec ses deux petits, des maquisards avaient passé la montagne, elle leur avait donné à boire, à manger peut-être ? Personne ne sait comment ça s'est passé. Mais ils ont dû rester un moment dans la cabane, et que ses petits jouaient dehors, et à la fin il devait faire nuit noire et elle s'est mise à les chercher, mais du mauvais côté. Elle était pas apaisée, Marguerite. Elle venait d'Arles. Pas apaisée du tout. On a retrouvé ses petits le lendemain à Vachère. Mais elle, on l'a trouvée trois jours plus tard, sur les rochers. Elle avait pris la crête jusqu'à la Croix de Mourréen et continué tout droit ! Tu penses : il y a une barre là, quatre-vingt mètres à pic. Si tu veux, à tes vieux jours, tu vas là-haut et tu sautes, t'es sûr du coup !

Et c'est moi qui suis parti avec Jules Boyer dans le Gard. Et je l'ai fait puis pendant quatre ou cinq ans. De septembre à mai. C'était long ! Et payé rien du tout. Ma seule récompense c'était de pouvoir y mener mes bêtes.

IX

On partait à pieds, avec quinze cents bêtes. Je marchais devant, et le patron derrière. L'âne portait nos manteaux et couvertures, parce qu'il faisait pas chaud, la nuit. Suivant les endroits, on pouvait faire un feu. On partait le 20 septembre. On passait par Le Brusquet, Malijai, Forcalquier, Apt, Saint-Martin de Castellon, Saint-Rémy de Provence... On passait par les petites routes... On mettait neuf jours pour arriver à Bellegarde. Et on marchait de l'aube jusqu'au soir, à la nuit. Même des fois à la nuit noire.

Je me souviens, au pont de Cavaillon... Si j'ai eu peur une fois, c'est ça. C'était nuit noire, et il pleuvait. On allait coucher dans la Durance, de l'autre côté du pont. Mais comme on est à la moitié du pont – il est long, le pont de Cavaillon ; il était étroit à l'époque – j'arrive au milieu du pont, et là, en face... il arrive pas une colonne d'Américains. De soldats. Sur leurs camions. Hé ho, ils chantaient, ils faisaient les cons là-dessus. Un bruit, un bruit ! Ils bouchaient le pont. A peine s'il en passait une, de brebis. Elles se sont affolées. Elles se sont retournées. Là j'ai eu peur. Avec les autres qui bourraient derrière. Moi je disais à ces cons d'Américains, mais ne gueulez pas, bien plus ils gueulaient ! Ah quelle nuit. On a bataillé un moment là. Et puis il pleuvait. Et ma foi, ils se sont puis arrêtés de faire les couillons, et petit, petit, petit on a passé. Une à une. Quinze cents bêtes.

Eh bé, c'était l'après-guerre et voilà.

X

Dans le Gard, Jules avait quatre bergeries. Il divisait le troupeau en quatre, il prenait quatre bergers, et il nous laissait là pour l'hiver, dans l'un ou l'autre de ses Mas, avec une partie des bêtes. Ma chambre était vite faite : je couchais avec les brebis. Entre deux balles de paille. En ce temps-là, les bergers, on les prenait pour des chiens ! Payés rien du tout ! Le matin je partais, je me faisais ma musette, mais je mettais quoi, un bout de saucisson, un bout de pain, quelques amandes – et ce qui m'a sauvé, c'est le vin. Parce que c'est nourrissant, le bon vin. Ah oui ! Plus jamais j'ai bu un vin comme celui-là !

Cette année-là, au Mas des Rosiers, le patron avait acheté l'herbe autour d'un petit château où vivaient des nobles. Il y avait un monsieur qui se promenait avec sa canne et son chapeau. Il me voit garder, il me dit : Tu as des chèvres là, tu vends pas du lait ? Oh non, je dis, je le donne aux chiens ou je le jette... J'aimais pas le lait. Il me dit : J'ai deux sœurs là-bas. Tu leur apportes ton lait, elles te donneront du vin à la place. Tu tapes à la petite porte arrière... et voilà. J'ai dit ok. Le lendemain matin je traie mes chèvres, je remplis une bouteille, je passe près du château, je tape à la petite porte, et la porte s'ouvre... mais à peine ! J'ai vu qu'une main. Une main de femme. Elle m'a pris le lait, elle m'a tendu un litre de vin à la place, et la porte s'est refermée. Et comme ça tous les matins ! Je vous jure qu'elles m'ont sauvé avec leur vin, et j'ai jamais vu le visage de ces dames !

XI

Le soir en rentrant au Mas, je mangeais avec les autres. J'ai passé du bon temps quand même ! Parce qu'il y avait un tas de jeunes là-bas. Comme il y avait pas de machines, tout le travail c'était à la main. Le raisin, le riz, ils moissonnaient à la faucille, ils labouraient avec les chevaux, ils passaient les vignes avec les chevaux, au Petit Mas d'Argence ils avaient onze chevaux de trait, il y avait même un palefrenier, un type exprès pour soigner les chevaux, à trois heures du matin il donnait à manger aux chevaux, à huit heures fallait qu'ils aient mangé, étriés, prêts à partir ! Ça marchait bien là. C'était joli, n'empêche pas. C'était bien. C'était pas comme maintenant. Du travail, il y en avait tant et plus. Tant et plus !

Il y avait des Allemands aussi qui travaillaient avec nous. Des prisonniers. C'étaient des gens comme nous, hein ! Je me souviens d'un jeune comme moi : Hans, il voulait plus retourner en Allemagne. Hans. Il me disait : Qu'est-ce que j'irais faire là-bas ? J'ai plus personne. Il y avait Karl aussi, Fink Karl, l'année où j'étais au Mas de la Borde. Il avait fait Stalingrad. Il en avait laissé des camarades. Quand ils ont battu en retraite, son ami avait les pieds gelés, pris dans la glace, dans la boue, ils avaient dû le laisser en arrière. Il me disait : Pourvu que les Russes l'aient tué. Mais c'est horrible ! Et chaque jour quand il trayait les vaches, il pleurait. Il me disait : Ma femme, là-bas, elle traite les vaches. Et nos petits... Il me montrait leurs tailles : Comme ça, comme ça, comme ça. Et il pleurait. C'est insensé, la guerre !

XII

Après la guerre, ils ont encore une fois voulu m'expédier en Allemagne. Cette fois-là, c'étaient les Français qui voulaient m'y envoyer. Pour occuper. Mais j'ai jamais reçu la lettre. Et on était quelques-uns qui n'avions pas reçu la feuille de route, où voulais-tu qu'on aille se présenter ? Mais une nuit, c'est les gendarmes qui sont venus nous chercher. Et on a passé comme des déserteurs. On s'est retrouvés à Marseille là, ils nous menaient mal, putain. Ils voulaient rien entendre. Selon eux, on avait reçu la convocation : Taisez-vous ! Si vous avez eu la tête assez froide pour nous faire ça, on va vous la réchauffer dans le désert du Maroc, là-bas ! Et les autres ont été envoyés là-bas, dans une compagnie disciplinaire. Moi je l'ai échappé belle, parce que quelqu'un m'a fait un papier comme quoi j'avais été aux FFI.

Voyez, c'est ici qu'on rejoint la Liéresse. C'est le sentier qu'on prenait. Le terrain là-dessous n'est pas à nous, mais c'était notre raccourci pour aller à la bergerie de Contèche. Et on montait tout à pied, la musette, un seau de grain pour les bêtes, un ballot de paille pour pailler... Il en a vu passer, ce sentier !

Depuis qu'ils ont fait la piste carrossable, il est en train de se perdre. Moi j'avais toujours mon couteau dans la poche, et dès qu'une branche approchait, je coupais. J'en ai coupé, du bois et du bois ! Tant qu'on y allait, le chemin était marqué. Mais il va venir un jour que ça passera plus.

J'ai de la compassion pour ce vieux sentier. Je voudrais pas qu'il se perde.

XIII

Une année, pendant la transhumance, on était vers Arles. Il faisait nuit déjà. On en avait marre. Les brebis aussi en avaient marre. Il y en avait marre. Alors je passe un endroit, j'ai vu des jeunes qui travaillaient encore, j'ai demandé : Vous auriez pas une place, là ? Alors le gars il me dit : Oh là là, mon ami, vous voulez vous arrêter, venez ! Les brebis vont manger, on a des restes là... hihi... elles vont manger... On y est allés. En fait c'était un endroit où ils distillaient le marc de raisin. Le lendemain quand il a fallu repartir, les brebis faisaient mauvaise figure. Elles se tenaient plus droites !

Alors j'ai transhumé comme ça pendant cinq ans. Puis plus, parce qu'on avait remonté un bon troupeau avec mon père. Et parce qu'il restait moins de bergers aussi, après la guerre : on trouvait à manger par ici.

Pendant quelques printemps, mon père a loué un château en ruine vers Sisteron, pour y faire manger l'herbe. C'est là que j'ai connu Simone. Ma foi, elle m'a plu. C'est elle qui a des souvenirs de cette bergerie ici, encore plus que moi : c'est surtout elle qui faisait agneler. Et c'est là qu'on mettait les brebis qui allaient agneler, quand le reste du troupeau était encore à l'alpage. Elle en a délivré, Simone ! Elle était meilleure que moi, il faut le reconnaître ! Parce qu'on avait des petites brebis, mais on leur mettait des gros béliers, des Ile-de-France : ça faisait des agneaux qu'il fallait chercher tout dedans pour les aider à sortir.

XIV

A l'automne, pendant que Simone restait ici à la bâtie, moi je faisais le grand tour. Deux ou trois fois par semaine. Je partais de Blégiers le matin à cinq heures, je passais par Heyre, je montais sur le Carton, je retrouvais mes brebis qui étaient encore en montagne, je les faisais descendre à la Baisse pour boire, je les remontais, je partais rejoindre Simone à la bergerie, j'y arrivais à six heures, j'aidais à faire rentrer les agneaux, et on rentrait à la maison à neuf heures. Aujourd'hui tu te dis, mais c'est possible, une vie comme ça ? Tu travaillais comme ça, mais pourquoi ? Et on n'était pas malheureux !

Pourquoi on n'a jamais eu l'idée d'acheter des filets ou du grillage, par exemple ? Ça devait exister ! Mais non, on n'achetait rien. Mais croyez-moi que c'était pas facile de faire rentrer les agneaux dans la bergerie. Ils nous faisaient la sarabande – vous avez vu ce petit rebord, à côté de la porte ? – chaque soir, les agneaux s'amusaient à sauter d'un côté et de l'autre et couraient tout autour de la bâtie. Ah que j'y ai mouillé ma chemise !

Avant, tout le bois que vous voyez là autour, c'était des champs. De l'herbe. Partout où vous voyez des mélèzes ou autres, on faisait le fourrage. Et avant avant, même, d'après le vieux Léon, ils faisaient du blé sur ces pentes. Au-dessus de la bâtie, près du vieux poirier, on voit encore que c'était caladé : il y avait une aire, là, pour battre le blé. Pour fouler. Ah mon pauvre Léon, il vous en expliquerait, des choses !

XV

Tu vois ces champs là-bas : Serre Peyrat, Serre Moulet, les Condamines ? Moi je les ai vus pleins de blé. Moissonner tout ça à la main, tout à la faucille... seul, tu pouvais pas ! Eh bé, ils s'entraidaient. Il y avait le petit vieux là, le père Boyer, il était brave ce type ! Blessé de guerre, il marchait un peu boiteux. Mais il avait du sang, hou ! Il était pas bien grand, comme moi là ! Un peu raplot, il me semble toujours le voir ! Toujours un chapeau de paille. Avec sa canne. Et il faisait le tour. Il passait le soir et il faisait le tour, mais tant de ses champs que de ceux des autres. Et il disait : tu vois, tel endroit, aux Condamines par exemple, vers le haut... il est mûr, ton blé. Il faudrait qu'on y aille, demain matin. Eh bé, ils y allaient tous. Le lendemain c'était chez un autre. Ils y étaient puis sept ou huit, à moissonner. Ils avaient le coup : tac tac, tac tac, tac tac, c'était joli à voir !

Et on passe pour des... qu'on était des rigolos. Qu'on savait pas se débrouiller. Il y en a qui me l'ont dit. Oh couillon, si tu avais vécu comme moi ! Maintenant ils paient, ils paient... la laine paie même plus le tondeur. Mais nous, on se le payait. On se le gagnait ! On était une dizaine de jeunes, on venait un jour tondre chez moi, un jour chez le voisin, un jour on allait à Chavailles, un jour à Heyres, et le soir on faisait la bringue. Ça nous revenait juste le manger, mais ça nous coûtait pas cher. On s'aidait, quoi. On se le rendait. C'était bien.

XVI

Quand mon grand-père est mort, on a hérité de la bergerie sur la place à Blégiers. Comme ça, petit, petit, on a agrandi le troupeau. Et puis, comme c'était plus permis d'avoir les brebis au milieu du village – avec les odeurs et la saleté et avec toutes les voitures qui passaient – on a construit la nouvelle bergerie au-dessus.

J'ai pas voulu que mon fils devienne berger. On n'avait pas assez pour lui faire un salaire. C'est pour ça qu'on a poussé pour qu'il aille travailler à la DDE. Mais après il s'est marié avec une élèveuse, il est devenu berger quand même : ma foi, on leur a vendu le troupeau. Et mon petit-fils reprend derrière lui.

Voyez, ici il y avait la source. Ça fait quinze ans qu'elle coule plus. Elle s'est perdue. Je dis toujours à Jean-Marie qu'on doit faire venir un sourcier ! Et la fontaine pour boire était quelques mètres plus bas, voyez. Là on portait les seaux d'eau jusqu'à la bergerie. Et puis on traînait le foin sur ces pentes, avec des traîneaux en bois, jusqu'à la grange. Ils tenaient pas bien droit. Et vous auriez vu les montagnes de foin qu'on sanglait là-dessus !

On s'asseyait là pour manger. Autour de la source. Au-dessus il y avait un érable qui nous faisait de l'ombre. Ils l'ont coupé. C'est lui peut-être qui a dévié l'eau. Mais il me semble nous y voir encore ! Mon père se mettait toujours sur la pierre plate à droite ici, moi à ses pieds, ma mère juste devant, et le grand-père sur la gauche. Et on parlait du temps qu'il faisait.

FIN